Une « Muse Prétendue Réformée » ?

La poésie religieuse des protestants de langue française sous le régime de l'édit de Nantes

The allegedly Reformed Muse: The Religious Poetry of French Speaking Protestants during the Edict of Nantes

Julien Gœury

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7203>

DOI : 10.4000/rhr.7203

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 126-153

ISBN : 978-2200-92589-5

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Julien Gœury, « Une « Muse Prétendue Réformée » ? », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2009, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7203> ; DOI : 10.4000/rhr.7203

JULIEN GÉURY

Université de Nantes

Une « Muse Prétendue Réformée » ? La poésie religieuse des protestants de langue française sous le régime de l'édit de Nantes

Les manifestations de l'identité confessionnelle dans la poésie religieuse des protestants français sous le régime de l'édit de Nantes (1598-1685) sont de plus en plus difficiles à identifier et à interpréter au cours de la période. Cela s'explique certes en partie par une intériorisation des normes restrictives en matière de controverse, qui tend à marginaliser, puis à supprimer, toute forme de transgression, mais cela traduit surtout une auto-limitation du champ de la muse chrétienne. Il s'agit dans cet article d'expliquer cette pratique de la dissimulation en la rapportant d'une part à la situation socio-historique des protestants français et d'autre part à un processus d'intégration dans un espace littéraire qui tend à imposer un discours chrétien conforme.

The allegedly Reformed Muse : The Religious Poetry of French Speaking Protestants during the Edict of Nantes

Under the Edict of Nantes (1598-1685), the signs of confessional affiliation in religious poetry by French Protestants became less obvious and not as easy to identify and make sense of. This phenomenon can be partly explained by an internalizing of norms in a controversial context, which tends to marginalize, eventually to suppress, any form of transgression ; but it is mainly the sign of the self-limitating of the Christian muse's domain. This article aims at explaining this self-concealment, by replacing it in the socio-historical context which was that of French Protestants, and relating it to a process of integration into a literary space which tends to impose a « proper » Christian discourse.

Dans un article de synthèse publié il y a quelques années, Frank Lestringant a fait le constat que la littérature protestante ne pouvait plus être représentée comme ce vaste continent auquel certaines histoires littéraires s'étaient longtemps évertuées à délimiter des frontières fixes, mais plutôt comme « un archipel ouvert, instable, aux frontières indécises¹ ». Une telle remarque, qui étend à la totalité du champ littéraire ce qu'on peut dire de la poésie en particulier, justifie quelques mises au point préalables. Cette poésie dite « protestante » a beau en effet avoir suscité de nombreuses études au cours des dernières décennies², sa caractérisation est parfois demeurée ambiguë. Le qualificatif de « protestant » semble pouvoir être indifféremment attribué au seul texte en l'absence de l'auteur (une abondante littérature anonyme s'étant mise au service des réformes, elle a donc porté comme un étendard une identité religieuse, puis confessionnelle), au seul auteur en dépit du texte (des écrivains de confession protestante, toujours bien représentés parmi les gens de lettres, se sont faits, durant les troubles civils comme sous le régime des édits de pacification, les pourvoyeurs naturels d'une littérature profane débarrassée de toute identité religieuse, *a fortiori* confessionnelle), ou bien encore aux deux à la fois (un certain nombre de ces auteurs ont assigné – exclusivement ou non – à leur production écrite un rôle spirituel et/ou ecclésial qui lui confère de fait une dimension confessionnelle). Le refus d'opérer une distinction claire entre ces différents modèles, pourtant susceptibles d'entrer en contradiction, s'explique souvent par la volonté de passer en revue le spectre le plus large possible de la production visée et possède même parfois une dimension patrimoniale inavouée. Or un tel degré d'adaptabilité du critère confessionnel empêche de fait la prise en compte d'un champ littéraire spécifique, si tant est qu'il existe vraiment. Prendre

1. « Histoire de la littérature », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, t. CXLVIII, octobre-décembre 2002, p. 899.

2. Les principaux jalons en sont une série d'articles publiés par Albert-Marie Schmidt entre 1935 et 1954 et réunis dans ses *Études sur le XVI^e siècle* (Paris, A. Michel, 1967), le livre de référence de Jacques Pineaux (*La poésie des protestants de langue française (1559-1598)*, Paris, Klincksieck, 1971) et enfin les travaux de Mario Richter, principalement réunis dans son essai consacré à Jean de Sponde (*Jean de Sponde e la lingua poetica dei protestanti nel cinquecento*, Milan, Cisalpino-Goliardica, 1973).

comme objet d'étude restreint la poésie religieuse des protestants français sous le régime de l'édit de Nantes doit permettre de replacer la question de l'identité confessionnelle et de ses manifestations concrètes au centre de la réflexion. Cela exige d'abord de reposer la question des limites et de la cohérence du *corpus* étudié, tant d'un point de vue idéologique (identification préalable des auteurs de confession protestante), que d'un point de vue historique (justification du cadre chronologique de l'édit de Nantes) et générique (caractérisation de ce qu'on désigne par poésie religieuse).

Les nombreux problèmes posés au *xvi*^e siècle par les critères d'identification confessionnelle disparaissent en grande partie au *xvii*^e siècle, lorsque l'unification administrative et la stabilité doctrinale des Églises réformées de France (quel que soit par ailleurs leur degré de dispersion territoriale) autorisent à raisonner en termes de blocs confessionnels, sans risquer de simplifications trop hasardeuses. La qualité de protestant renvoie donc exclusivement dans ce cadre à la confession de foi des Églises réformées de France, d'obédience calviniste. Quant aux querelles internes qui continuent d'agiter ces Églises, associées ou non à des tensions sporadiques avec la Compagnie des pasteurs de Genève, elles existent bien durant la période envisagée, mais n'entrent jamais en poésie : d'où l'homogénéité d'un tel *corpus* d'un point de vue doctrinal. Il faut cependant toujours tenir compte du fait que si l'on peut s'entendre sur l'étiquette confessionnelle, son application à des individus dont la vie spirituelle n'est pas socialement concrétisée par un état – ancien, diacre ou pasteur – exige toujours la plus grande prudence. La structure identitaire de « l'homme protestant » comporte ainsi plusieurs dimensions (héritage familial, formation scolaire, fidélité seigneuriale et donc cette confession de foi permettant de le désigner comme le fidèle d'une Église), susceptibles d'être totalement dissociées ou bien au contraire corrélées (de façon successive ou simultanée).

Entre 1559 à 1598, on a affaire à ce qu'on considère couramment comme le véritable âge d'or de cette poésie, comme en témoigne l'étude approfondie de Jacques Pineaux. S'inscrire dans la continuité chronologique conduit à isoler la période quasi-séculaire de l'édit de Nantes (1598-1685), tout en restant conscient du fait qu'il instaure une cohérence et une uniformité qui ne sont qu'apparentes. Non seulement cet édit de pacification ne fait que s'ajouter à bien

d'autres, qui encadrent déjà la coexistence religieuse en France dans les décennies qui précèdent, mais il est corrigé par d'autres encore, comme l'édit de grâce d'Alès (1629) qui, tout en confirmant les principes de cette coexistence, marque une réduction des garanties accordées aux protestants et constitue de fait une véritable césure à l'intérieur de la période envisagée, qui n'est pas sans influence sur la production écrite. Il faut également tenir compte des modalités d'application de ces édits, fluctuantes aussi bien dans le temps que dans l'espace, car elles sont tributaires d'événements politiques, diplomatiques ou militaires, qui scandent la vie des protestants français durant toute la période et possèdent donc aussi une influence indirecte sur leurs pratiques d'écriture. On peut cependant considérer que cette poésie, à la différence des sermons par exemple, entretient un rapport assez lâche avec l'actualité, pour pouvoir être étudiée dans une perspective synchronique.

Le terme de poésie recouvre enfin des « genres d'écrire » classifiés dans les arts poétiques français depuis le milieu du ^{xvi}^e siècle, mais dont la diversité reste difficilement réductible, ce qui interdit d'en faire un espace littéraire clos et structuré. Poèmes lyriques ou satiriques mais également tragiques ou encore héroïques (épiques) se partagent ainsi un très vaste domaine d'expression, qui ne recoupe que partiellement celui de l'écriture versifiée, dont les usages sont innombrables. Une proportion importante de cette production relève encore de ce qu'on appelle la muse chrétienne, cette Uranie chantée par Du Bartas. Des paraphrases bibliques en tout genre jusqu'aux élévations mystiques, en passant par la poésie doctrinale, effusive ou militante, celle-ci a beau avoir témoigné d'une productivité continue depuis plus d'un demi-siècle en France, l'inspiration religieuse des poètes de confession protestante s'est progressivement rétractée comme une peau de chagrin et se limite dès le début du ^{xvii}^e siècle à quelques domaines spécifiques dont il reste à préciser la nature.

Cette étude porte donc sur les poèmes d'inspiration religieuse, composés et/ou publiés en France sous le régime de l'édit de Nantes par des auteurs identifiés comme protestants au moment de leur composition et/ou de leur publication imprimée. Mais la réflexion porte d'abord sur les modes de manifestation de cette identité confessionnelle, c'est-à-dire sur la question de savoir si ces auteurs (voire ces libraires, car leur rôle ne doit pas être négligé) ont choisi de conférer une telle identité au texte en vers à l'intérieur du

livre et sur la façon dont celle-ci s'actualise ensuite concrètement. Ceci implique bien sûr de prendre en compte le substrat religieux du poème, mais également les différentes composantes du péritexte informatif (page de titre, textes liminaires, annotations, autorisations ou approbations, etc.), en tant qu'elles sont susceptibles de manifester – avec ou sans la contribution active du poème – une telle identité. On étudiera ainsi les modes de manifestation et de neutralisation de cette identité confessionnelle, des modes qui ne sont pas toujours exclusifs l'un de l'autre et qui traduisent la mutation profonde de cette production en vers au cours de la période, sous les influences conjuguées de la persécution religieuse et de l'ambition littéraire.

MANIFESTATIONS DE L'IDENTITÉ CONFESSIONNELLE

Il y a manifestation de l'identité confessionnelle lorsque celle-ci est actualisée, quel qu'en soit le lieu (texte et/ou péritexte) et le degré (intensif ou mesuré) à l'intérieur du livre. Le jeu de ces variables détermine cependant des phénomènes de plus en plus minoritaires de marginalisation et d'exclusion à côté d'un vaste mouvement d'intégration parfaitement réglementé sous le régime de l'édit.

Manifestations transgressives ou marginales

Pour qu'il y ait manifestation transgressive, il faut que le poète protestant aille à l'encontre d'une norme édictée par des instances juridico-théologiques et que cette transgression ait directement trait à sa différence confessionnelle. Il est cependant difficile d'établir une ligne de partage stricte entre une transgression des normes « internes », édictées par les Églises réformées et contrôlées par les consistoires et les synodes, et une transgression des normes « externes », édictées par les autorités politico-religieuses officielles sous la forme d'ordonnances et contrôlées par l'autorité judiciaire. Ces normes interagissent constamment, les premières (internes) ayant tendance au cours de la période à prévenir les exigences de plus en plus restrictives des secondes (externes). Il faut surtout tenir compte du fait qu'il existe un véritable hiatus entre

le fonctionnement de ces appareils réglementaires, qui relèvent tous deux de la censure³, et la réalité de la production livresque, qui reste pour sa part difficilement contrôlable⁴. Ce hiatus s'observe en particulier dans le cadre des controverses doctrinales et théologiques, qui sont principalement l'apanage de la prose, et dont les normes d'évaluation sont fluctuantes, tant du point de vue protestant (recommandations parfois ambiguës des synodes à l'intention des auteurs encouragés à mener ce combat de plus en plus défensif) que du point de vue catholique (caractère assez erratique des mises à l'index et de l'application effective des décisions judiciaires)⁵. On peut cependant établir que ces normes encadrent le traitement stylistique (exclusion d'un niveau de langue trop bas, de la catégorie rhétorique de l'indignation qui suppose un style véhément, etc.) d'une série de topiques plus ou moins discriminantes (les sacrements, le culte rendu à la vierge Marie ou aux saints, les pèlerinages et les pratiques de dévotion, le pontificat romain, l'ordre des jésuites, etc.). Il s'agit de grilles de lecture à la fois dogmatiques, morales et rhétoriques qui définissent les catégories de l'hétérodoxe, de l'indécent et du bas, toutes théoriquement sujettes à condamnation.

L'examen de la poésie d'inspiration religieuse risque cependant d'être en partie trompeur, si l'on met sur le compte du seul respect – sous la contrainte – de telles normes, ce qui relève en réalité d'un changement d'usage qui s'observe déjà en amont et tend à se généraliser au cours de la période⁶. Si le poète protestant hésite ainsi de plus en plus à se faire le haut-parleur des polémiques en cours, ce n'est pas seulement parce que des appareils réglementaires bien

3. Le contrôle des livres, qui se fonde principalement sur le respect de l'orthodoxie religieuse et la défense de la moralité publique, n'est qu'un aspect particulier de la censure, entendue comme la série des interventions disciplinaires exercées par les autorités juridico-théologiques sur les citoyens. Pour une approche renouvelée de la question dans le cadre genevois, voir l'étude d'Ingeborg Jostock, *La censure négociée. Le contrôle du livre à Genève (1560-1625)*, Genève, Droz, 2007.

4. Voir Roger Chartier et Henri-Jean Martin, *Histoire de l'édition française. I. Le livre conquérant. Du Moyen Âge au milieu du XVII^e siècle*, Paris, Fayard-Cercle de la librairie, 1989, « Le régime de l'édition », p. 457 sq.

5. La décision du synode de Gap (1603) de faire de l'identification du pape à l'Antéchrist un point de doctrine constitue par exemple une cause de conflit que la librairie protestante ne pourra très longtemps assumer.

6. Sur le modèle progressivement remis en cause, voir Jean-François Gilmont, « Réforme protestante et lecture », in Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Ed. du Seuil, 1997, p. 249-278.

rodés viendraient contrarier sur le champ ses aspirations profondes, mais c'est aussi parce qu'il ne cherche déjà plus systématiquement à commémorer (dans le cadre d'un travail de mémoire collectif), accompagner (dans le cadre d'un prosélytisme actif) ou bien annoncer (dans le cadre d'une vision eschatologique dramatisée) les événements, comme c'était encore souvent le cas au xvi^e siècle, mais plutôt à en tirer modestement les leçons, en s'adaptant de façon très pragmatique aux besoins réels ou supposés de ses coreligionnaires. Et de fait, le prosélytisme laisse la place à l'édification pieuse, le martyrologe aux traités de consolation et l'eschatologie à l'examen des états de la vie chrétienne.

C'est la fin des prophètes, qu'illustre la solitude anachronique et spectaculaire des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, dont la publication anonyme en 1616 sans autorisation légale, la condamnation immédiate et l'autodafé en place publique en janvier 1620, résultent de la dimension absolument transgressive de l'expression poétique d'une telle « passion partizane⁷ », qui excède tous les cadres de représentation en vigueur. Littéralement intolérable et pratiquement inaudible pour la plupart des lecteurs chrétiens à un tel degré de concentration, ce genre de manifestation archaïque (ou visionnaire) de la « religion de l'auteur⁸ » ne se rencontre plus en France au cours du siècle que de façon très sporadique, toujours diluée dans quelques longs poèmes sans grand lectorat, presque systématiquement composés par des littérateurs éloignés des cercles lettrés qui font ou qui suivent les modes. Dans ce genre de cas, c'est généralement la marginalité géographique et sociale qui permet de dissimuler une telle transgression aux yeux des censeurs.

Etienne de Sanguinet en offre un exemple représentatif. Ce poète-soldat, qui fut au service de Maurice de Nassau avant de revenir dans sa Gascogne natale, publie ainsi à Bergerac en 1614 chez un libraire protestant de sa ville une *Dodécade*⁹ aux accents ouvertement réformés. Il offre son poème au roi d'Angleterre Jacques I^{er}, dont il se présente comme « le tres-humble serviteur », ce qui

7. Agrippa d'Aubigné utilise cette expression au sujet des deux derniers livres des *Tragiques* (« Vengeances » et « Jugement »), dont il reconnaît qu'ils « pourront estre blasmez pour la passion partizane » (*Les Tragiques*, éd. Jean-Raymond Fanlo, Paris, H. Champion, t. I, « Aux lecteurs », p. 228).

8. *Ibid.*, p. 227.

9. *La Dodécade de l'Evangile*, Bergerac, G. Vernoy, 1614.

ne l'empêche pas de rester fidèle à la mémoire d'Henri IV et de faire des vœux propitiatoires pour le règne de Louis XIII. Mais cette absence de transgression politique, sans véritable surprise, ne l'empêche pas de retrouver par moments dans son poème¹⁰ certains des accents les plus violents de cette satire religieuse dont Théodore de Bèze avait jeté les bases depuis Genève plusieurs décennies auparavant¹¹. De telles diatribes, qui vont à l'encontre de la politique de pacification prônée sous le régime de l'édit, ne semblent pas avoir eu beaucoup d'échos.

On observe bien des résurgences de ce genre d'attaques à l'égard de la cour pontificale, des jésuites ou des sacrements catholiques dans quelques recueils¹² jusque dans les années 1620 environ, puis elles tendent à disparaître presque totalement du paysage éditorial français sous le ministère de Richelieu. Et pour cause : la fonction sociale d'une telle poésie s'est progressivement perdue. Seule la question de l'eucharistie, sur laquelle s'affrontent sans répit les théologiens des deux camps¹³, trouve encore quelques échos en poésie, mais de façon assez marginale. Entre 1650 et 1669, un intervalle qui correspond à sa période dite « calviniste », Jean de Labadie compose ainsi une série de recueils qui témoignent du rôle crucial qu'il continue d'assigner à la poésie dans le cadre de l'édification spirituelle de ses fidèles. Mettant en exergue sa vocation didactique, le pasteur n'en refuse pas moins la controverse doctrinale en prose et en vers, comme l'illustrent les deux ouvrages qu'il

10. Voir en particulier le chant VIII (« L'Eglise et règne de Jésus-Christ ») où il s'en prend violemment à « l'Eglise idolâtre Romaine / L'esclave marchepied de la beste inhumaine » (*op. cit.*, p. 431) et au chant IX (« L'Anti-Christ ») où il fait le portrait satirique de « Ce Gog, chef de Tubal, ce latin Antichrist » (*ibid.*, p. 482). En l'état de nos connaissances, le poème ne semble pas avoir été soumis à une interdiction, mais cela ne lui retire en rien une dimension transgressive, dont la sanction judiciaire n'est pas le critère exclusif.

11. Voir en particulier les *Satyres chrestiennes de la cuisine Papale*, éd. Charles-Antoine Chamay, Genève, Droz, 2005.

12. On trouve par exemple dans *L'exercice Spirituel* (1606) de Paul Perrot de la Salle, évoqué plus loin, quelques charges ponctuelles contre le « veau papal » (tableau LVI, p. 89-91) et autres considérations polémiques sur l'eucharistie (Tableau LII, p. 83-84).

13. Au XVI^e comme au XVII^e siècle, la question eucharistique demeure « un marqueur privilégié de sensibilité religieuse » (voir Thierry Wanegffelen, *Ni Rome ni Genève. Des fidèles entre deux chaires en France au XVI^e siècle*, Paris, Champion, 1997, p. 17 sq.).

consacre à la question eucharistique¹⁴. Mais la marginalisation institutionnelle du pasteur est si rapide au cours de cette décennie, qu'il est presque impossible de lui assigner une place attitrée dans une telle étude.

Si l'on s'intéresse donc aux manifestations exacerbées (et donc transgressives) du fait confessionnel, on constate d'une part que la controverse inter-confessionnelle en vers la plus virulente tend à disparaître d'elle-même, quand elle n'est pas brutalement éradiquée dans le secret des consistoires (examen critique des manuscrits) ou sur la place publique (procès et autodafé des recueils), et d'autre part que ses modulations plus contrôlées tendent même à se marginaliser, pour la simple raison que la poésie, comme pratique d'écriture, ne prend plus désormais en charge une telle fonction. Et lorsqu'au milieu du siècle le pasteur parisien Jean Daillé doit venir défendre Moyse Amyraut, à qui l'on reproche, entre autres, d'avoir « mal traité »¹⁵ le sacrement de l'eucharistie dans son poème intitulé *L'apologie de saint Estienne a ses Juges*¹⁶, on comprend vite, à la lecture d'un tel poème très éloigné de la controverse eucharistique en tant que telle, que le missionnaire catholique en question a fait feu de tout bois, et que l'on ne saurait sérieusement reprocher au poète ce que le prosateur serait cependant tout à fait capable d'assumer dans un autre contexte. Là encore c'est une question d'usage, car cette poésie, même investie d'une énergie proprement homilétique, entend désormais offrir autre chose qu'un discours polémique et agressif, et cela quelle que soit sa portée.

Manifestations réglementées

Les écrivains protestants qui continuent de pratiquer la poésie religieuse sous le régime de l'édit sont donc rarement transgressifs, d'un point de vue doctrinal comme d'un point de vue esthétique¹⁷.

14. *Le Bon usage de l'Eucharistie* (Montauban, P. Bertié, 1656) précède ainsi de onze ans son poème intitulé *Le Triomphe de l'Eucharistie* (Amsterdam, A. Wolfgang, 1667).

15. Voir la *Replique de Jean Daille*, Genève, J. A. et S. de Tournes, 1662, p. 108.

16. *L'apologie de saint Estienne a ses Juges. Tirée du chapitre septième du livre des Actes des Apôtres*, Saumur, J. Ribotteau et A. Rousselet, 1655.

17. Il existe en effet d'autres formes de manifestation transgressive, mais elles sortent de notre cadre d'étude. Ce sont les cas où le poète protestant remet en cause

Ecrivant selon les normes en vigueur, ce sont dans leur immense majorité des poètes « normaux », vivant au milieu des « gens normaux¹⁸ ». Mais selon qu'ils situent leur production dans l'espace ecclésial (le rapport de l'auteur avec ses lecteurs reconduisant celui du pasteur avec ses fidèles, dans une sorte de verticalité univoque) ou dans l'espace social (le rapport de l'auteur avec ses lecteurs s'inscrivant dans un réseau confessionnel multipolaire – amical, familial, politique, économique – beaucoup plus difficile à circonscrire), les modes de manifestation de cette identité ne possèdent pas la même portée et la même signification.

- Espace ecclésial

Certains littérateurs, souvent des pasteurs, continuent d'assigner à leur œuvre un rôle déterminé à l'intérieur de l'espace ecclésial. Ils trouvent dans l'expression versifiée une façon de s'adresser autrement aux fidèles. Celle-ci relaie en effet d'autres formes en prose dont la production est de plus en plus massive au cours du siècle (sermons, méditations, prières, catéchismes, ouvrages de piété, etc.). Ils choisissent majoritairement d'investir des domaines d'expression comme la déploration lyrique, l'édification pieuse ou la méditation spirituelle, qui leur permettent, sans avoir à passer sous les fourches caudines des institutions juridico-théologiques, de répondre au mieux aux attentes supposées de lecteurs dont ils cherchent de moins en moins à forcer les consciences.

Il peut s'agir de la déploration collective des malheurs éprouvés par une église, comme ces paraphrases des lamentations de Jérémie, toutes les deux versifiées à trente ans d'intervalle en faveur

une norme qui ne concerne que ses propres autorités juridico-théologiques, sans risquer d'autres formes connexes de censure. La transgression ne se situe plus dans un cadre religieux inter-confessionnel, mais dans un cadre esthétique intra-confessionnel, ce qui en modifie profondément la nature et la portée. La frontière séparant le licite et l'illicite coïncide avec celle qui sépare le profane du sacré, et cela dans le cadre du traitement littéraire réservé à un texte biblique pris comme argument d'une œuvre littéraire. Il s'agit principalement des paraphrases bibliques jugées inconvenantes (dans un cadre tragique et, dans une moindre mesure, épique) ou inutiles (dans le cadre lyrique des psaumes musicalisés) et par là même prosrites.

18. Sur le calvinisme défini comme religion des « gens normaux », voir Leszek Kolakowski, *Chrétiens sans Eglise. La conscience religieuse et le lien confessionnel au XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1969, p. 57.

du petit troupeau rochelais. La première est composée et publiée en 1602 par le pasteur Claude Dantonet¹⁹, qui la dédie à Catherine de Bourbon ; la seconde est pour sa part composée juste après le siège de la Rochelle et publiée beaucoup plus tard en 1646 par le pasteur Philippe Vincent conjointement à un sermon sur la danse dédié à la duchesse de Trémoille²⁰, une autre figure très influente de la noblesse réformée. Sans témoigner de qualités littéraires exceptionnelles, ces paraphrases très isolées signalent qu'il existe encore, à côté d'un psautier déjà sanctuarisé, un lyrisme biblique distillé « dans une phiole françoise²¹ » permettant à des pasteurs, qui ne cherchent ni l'un ni l'autre à faire « profession » de poète, de tenter de réanimer en temps de paix armée une parole prophétique en vers, sans pour autant prendre le risque d'investir directement le sujet lyrique et en ayant soin de rapporter la souffrance éprouvée, singulière ou collective, aux péchés commis par les fidèles.

Il peut s'agir également de rappeler les vérités de la foi directement issues de la Bible, en instaurant une relation d'un autre type avec un lectorat qu'il s'agit moins d'émouvoir que d'éduquer. Le pasteur Philippe le Noir est ainsi l'auteur d'un vaste « Poème chrétien » intitulé *Emanuel*, publié pour la première fois en 1657 et enrichi de nombreux passages en 1664²², dans une version plusieurs fois roulée sous la presse, en France et en Europe. Reprenant à peu de frais un patron épique éprouvé, à une période où le genre est en vogue, il propose là une vaste paraphrase évangélique découpée en quinze livres. Dédié à la duchesse de Rohan dont il est le protégé, publié exclusivement par des libraires-imprimeurs protestants, le poème ne met pas en exergue son identité confessionnelle. Celle-ci est même totalement absente de l'épître dédicatoire, qui semble rapporter les qualités pédagogiques du poème à la prudence de l'auteur, ce dont se félicite au passage le libraire, qui mesure les avantages commerciaux de cet œcuménisme de circonstance²³. La religion de

19. *Les Lamentations de Jeremie*, La Rochelle, J. Haultin, 1602.

20. *Paraphrase sur les lamentations du prophete Jeremie*, La Rochelle, J. Chuppin. 1646 et *Le proces des dances debatue*, La Rochelle, J. Chuppin, 1646.

21. C. Dantonet, *op. cit.*, Ep. lim. n. p.

22. *Emanuel, ou paraphrase évangélique. Comprenant l'histoire et la doctrine des Quatre Evangiles de Jésus-Christ notre Seigneur*, Charenton. L. Vendosme, 1664.

23. « Au reste, tu reconnaîtras assez de toi-même qu'il s'est gardé religieusement de ne choquer ni l'une ni l'autre Religion, afin que tous les Chrétiens sans

l'auteur ne se dissimule pourtant pas, puisqu'elle affleure dans le texte en vers, mais toujours avec discrétion et bienséance²⁴. C'est là en tout cas un exemple représentatif de cette poésie pieuse issue du milieu académique, composée et diffusée en dehors des réseaux lettrés à des fins pédagogiques, et dont le lectorat se retrouve exclusivement parmi les fidèles.

Quant à cette « méditation et exercice de piété²⁵ » qui devait, selon Calvin, se confondre avec la vie même des chrétiens, si elle a trouvé à la fin du xvi^e siècle, une expression, en vers ou en prose, qui a beaucoup fait pour le renouveau de l'écriture réformée, elle tend à se raréfier en France au xvii^e siècle et à trouver refuge dans des œuvres marginales, dont les auteurs ont des itinéraires géographiques et spirituels parfois difficiles à cerner, soit par défaut (Paul Perrot de la Salle, le moins connu d'une famille illustre) soit par excès (Jean de Labadie, aux vies multiples). *L'Exercice spirituel* du premier, publié en 1606 à Saumur chez un libraire protestant²⁶, propose ainsi cent dix-neuf « tableaux mystiques » empruntant à la tradition ignatienne cette gradation qui conduit par étapes du sens littéral (identifié dans son livre au seul texte vétéro-testamentaire donné en français) au sens mystique ou allégorique (pris dans son acception exclusivement figurative par l'entremise d'une gravure en taille douce située en milieu de page), puis enfin au sens moral (sous la forme d'une application en vers qui épouse majoritairement les contours du sonnet). On retrouve ainsi les trois puissances de l'âme au service de la méditation : la mémoire du texte biblique, sa compréhension christocentrique et la volonté d'application personnelle que chaque exercice vient stimuler chez des lecteurs dévots. L'auteur les désigne comme « ses frères unis par le lien de dilection en une même foi », sans pour autant faire de la question confessionnelle un véritable enjeu de lecture, ce qui ne l'empêche pas de multiplier les traits satiriques, au risque de pertur-

distinction et scrupule, puissent venir apprendre dans son Livre, non pas l'art de disputer, mais la science salutaire d'adorer Jésus » (*Emanuel*, Préface, n.p.).

24. Il suffit par exemple de lire la « célébration de l'Eucharistie » et « l'apostrophe à Jésus-Christ sur les mystères du Saint-Sacrement » qui se trouvent dans le Livre XI (« Jésus célébrant ») pour ne plus douter de la confession de foi de l'auteur.

25. Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, III, XIX, 2.

26. *L'exercice spirituel (...) Contenant plusieurs meditations et Tableaux Mystiques sur la consideration des mysteres de nostre Seigneur Jesus-Christ, és histoires du vieil Testament*, Saumur, Th. Portau, 1606.

ber le bon déroulement de la méditation²⁷. S'inscrivant dans une pratique dévote peu représentée dans la littérature réformée, ce recueil tente de renouveler les principes de la méditation biblique en opérant un travail d'hybridation malaisé à partir de la tradition emblématique. Le seul à s'inscrire dans une démarche apparentée en lui donnant une plus grande portée se trouve être Jean de Labadie. À côté du controversiste évoqué plus haut, il existe un autre Labadie, ayant conçu dans *Les Saintes Décades*²⁸, son recueil le plus souvent réédité, une méditation en vers faisant des quatrains, réunis par décades, l'échelon de base de cinq « exercices pieux » qui conduisent par étapes à la connaissance de Dieu. En ayant toujours cherché « à contenter beaucoup plus des Pieux et des Chrétiens que des curieux et des Mondains²⁹ », le poète, déjà sur le chemin d'un christianisme non-confessionnel, quitte ici le terrain de la controverse parce qu'il ne raisonne plus en termes d'identification historique à une Eglise.

Adressées avec plus ou moins de succès commercial aux fidèles qui hantent les étals des libraires protestants, ces poèmes tentent de relayer la parole du ministre dans ses différents registres, en évitant cependant d'élever la voix trop haut³⁰. Que celle-ci s'abandonne (paraphrase lyrique), se discipline (*magister* catéchistique) ou se vide (exercice spirituel), elle cherche en effet à la seconder en restant dans des limites imparties.

- Espace social

D'autres poètes assignent à leur production un rôle à l'intérieur d'un espace social fortement caractérisé, qui ne se confond plus avec l'espace ecclésial. Cette poésie est souvent le fait d'écrivains laïcs

27. Voir plus haut, n. 12.

28. *Les Saintes Décades de Quatrains de Piété Chrétienne touchant la connaissance de Dieu, son honneur, son amour et l'union de l'âme avec lui*, Genève-Orange, E. Raban, 1658.

29. *Le Triomphe de l'Eucharistie*, Ep. lim. n.p.

30. C'est dans ce cadre que tend à s'illustrer l'écriture neutre de la doctrine, dont Anne Mantero a parfaitement analysé les partis pris esthétiques : « Le didactisme poétique reste, par nature, multiple dans ses manifestations, variable dans les artifices de sa stratégie d'explication : clair par son intention, il semble peu saisissable au plan esthétique, pour lequel il ne fait jamais que des choix dérivés. Les auteurs reçoivent, sans la mettre en question, ce qu'on voudrait appeler la poétique moyenne de leur temps » (*La muse théologienne. Poésie et théologie en France de 1629 à 1680*, Berlin, Duncker & Humblot, 1995, p. 139).

appartenant à une petite noblesse réformée socialement intégrée à des milieux comme celui de la magistrature. L'inscription locale de telles publications (compte tenu du statut social des auteurs) et leur diffusion très faible (compte tenu de leur absence de réputation) supposent leur identification confessionnelle immédiate, ce que tend parfois à nous faire perdre de vue la distance dans l'espace et dans le temps. Sans araser les différences, on peut situer dans cette catégorie une série de recueils dont les ambitions ne sont pas les mêmes, mais dont les modes de manifestation de l'identité confessionnelle sont apparentés. Qu'il s'agisse du médecin Jean de Jeangaston ou bien de l'officier de justice André Mage de Fiefmelin, on a affaire à des politiques de publication relativement comparables chez des écrivains d'un autre siècle et dont le modèle tend à disparaître pour des raisons avant tout sociologiques.

Le médecin Jean de Jeangaston témoigne d'une intégration sociale et culturelle très forte dans la ville d'Orthez, où il est né, où il a fait ses études à l'académie puis à l'université royale et où il publie chez un libraire protestant en 1635 ses *Œuvres*³¹, composées d'une vaste paraphrase du Décalogue (*La Loy de l'Eternel*), suivie de quelques pièces en vers qui relèvent d'une inspiration biblique du même ordre. A aucun moment, il ne cherche à souligner l'identité confessionnelle de son recueil : la dédicace au marquis de la Force, l'épître liminaire (« L'auteur à son livre ») et les pièces d'escorte n'abordent pas ouvertement la question ; quant aux paraphrases bibliques, elles laissent bien apparaître quelques traits d'appartenance, mais leur dimension très allusive en fait plus une alluvion culturelle qu'un véritable terreau confessionnel³². Quant au cas d'André Mage de Fiefmelin, il est aussi exemplaire. Natif de l'île d'Oléron, le poète saintongeais appartient à une famille de marchands de sel et de propriétaires de marais, également bien représentée dans les institutions judiciaires de Saintes, La Rochelle et Bordeaux. Fidèle au roi, il occupe pour sa part un emploi modeste

31. *Les Œuvres chrestiennes du sieur Jeangaston*, Orthez, J. Rouyer, 1635.

32. Voir en particulier la critique des images, de l'abus des fêtes chômées et du blasphème, qui lui donne l'occasion d'assumer ouvertement cette identité quand il stigmatise les mœurs contemporaines vis-à-vis de ce qu'il appelle le « zèle de nos pères » : « On connoissoit alors ces premiers réformez / Parmi tant de jureurs à ne jurer jamais » (*op. cit.*, p. 74-75). Je remercie Simone de Reyff de m'avoir signalé ces détails éclairants.

dans une juridiction locale, ce qui lui laisse du temps pour composer des *Œuvres* variées, qu'il fait publier à Poitiers en 1601³³. Celles-ci comprennent deux parties distinctes : la *Polymnie*, elle-même composée de « Jeux poétiques » écrits et représentés en faveur de sa châtelaine, Anne de Pons, une autre de ces figures féminines qui incarnent dans le pays des Isles une fidélité sans faille au protestantisme ; ainsi que de « Meslanges », qui réunissent des odes, des sonnets, des épigrammes et des épitaphes, adressés en grande partie à des familles alliées de la région, majoritairement protestantes, et un poème didactique sur la production de sel marin (*Le Saulnier*). Quant à la seconde partie, intitulée *Le Spirituel*, elle aligne pour sa part sept « Essais » qui restituent les étapes d'un vaste itinéraire qui est à la recreation de l'être spirituel ce que la semaine génésiaque de du Bartas est à la création du monde. La totalité du recueil réfracte ainsi un itinéraire familial, amical, professionnel, littéraire et, bien entendu, spirituel auquel l'identité confessionnelle de l'auteur confère une véritable cohérence, sans pour autant que celle-ci ne puisse être considérée comme un enjeu déterminant du point de vue des prises de parole successives. Ses manifestations à l'intérieur du livre sont d'ailleurs caractéristiques : absente du péri-texte, elles demeurent allusives et décalées. Elles sont d'ailleurs plus facilement perceptibles dans les poèmes profanes, où l'éthos est plus social que spirituel, que dans les poèmes religieux, ce qui est très révélateur de la posture prise par l'auteur³⁴.

Ces manifestations estompées (Jeangaston) ou décalées (Fiefmelin) de l'identité confessionnelle ne relèvent pas d'une volonté de neutralisation active, puisque s'élève toujours bien une

33. *Les Œuvres d'André Mage sieur de Fiefmelin*, Poitiers, J. de Marnef, 1601.

34. Les manifestations de l'identité confessionnelle dans le recueil sont trop retorses pour se contenter d'un aperçu rapide. On peut cependant constater qu'elles sont assez nombreuses dans *La Polymnie* : voir la mise au point effectuée dès l'Argument de l'*Accueil poetique et chrestien* composé en faveur d'Anne de Pons « sur son entrée ez Isles de Saintonge, le 25 Decembre 1597 » (« Les Jeux Poétiques », f. 9 r^o), puis relayée par le cantique de l'Eglise d'Oléron (*ibid.*, f. 14 r^o-v^o) ; la mention de quelques dédicataires et arguments significatifs des odes, des sonnets et des épigrammes, comme le pasteur La Croix (« Les Meslanges », f. 35 v^o - f. 36 r^o), la ville de la Rochelle (*ibid.*, f. 39 r^o - 40 v^o) et les « Traictez Chrestiens » de Jean de l'Espine (*ibid.*, f. 60 v^o), etc.) ; une série d'allusions directes (« Les Meslanges », *Le Saulnier*, f. 54 r^o-v^o) ou indirectes (« Les Jeux Poétiques », Argument de la tragédie de *Jephthé*, f. 62 r^o) dans d'autres textes.

voix protestante, profondément inscrite dans un milieu social qui suppose une forte intégration. Généralement publiée pour se doter d'un autre statut que celui que leur réserve leur état social, un statut que des études universitaires, voire académiques, permettent à ces auteurs de revendiquer avec plus ou moins de succès, une telle production poétique concerne principalement un lectorat restreint et captif (amis, parents et alliés) à qui il ne s'agit ni de dissimuler avec des arrière-pensées (dans quel intérêt ?), ni d'imposer avec ostentation (à quelle fin ?) son identité confessionnelle. Celle-ci affleure alors presque naïvement, parce qu'elle constitue une part incompréhensible de l'identité sociale de ces auteurs, mais elle ne constitue plus un véritable enjeu de publication, même quand il s'agit de poésie religieuse.

NEUTRALISATION DE L'IDENTITÉ CONFESSIONNELLE

Que reste-t-il de « protestant » dans cette poésie, lorsqu'il y a neutralisation systématique de l'identité confessionnelle³⁵, c'est-à-dire lorsque celle-ci n'apparaît plus de façon explicite ni dans le texte ni dans le périphrase ? Et même si ce dernier est le seul à l'inscrire de façon à la fois subreptice (lorsque le texte en vers résiste de son côté à une telle caractérisation) et ostensible (puisque ce formatage externe est décisif dans la diffusion et la réception du livre), on a affaire à une forme de neutralisation partielle qui ne modifie pas fondamentalement l'attitude de l'auteur. Celui-ci ne se contente plus alors de composer une poésie religieuse qui puisse entrer dans un cadre réglementé, il instaure sciemment un clivage entre sa religion et celle de son poème.

Neutralisation partielle

Le régime de l'édit assure bon an mal an aux protestants lettrés une tranquillité sociale qui leur permet d'intégrer ou de réintégrer sans difficulté la vie culturelle, à Paris ou en Province. Jouant

35. On a préféré employer le terme de « neutralisation » plutôt que celui plus attendu de « dissimulation », parce qu'il possède des connotations impropres dans ce contexte précis. Voir n. 68.

leur rôle dans ce milieu en profonde mutation, ils sont nombreux à pratiquer la poésie comme un mode d'expression aussi utile qu'agréable. Certains pasteurs renommés se servent de l'expression versifiée comme d'un viatique à l'intérieur de réseaux sociaux qui sont de moins en moins structurés en fonction des différences confessionnelles. Cet usage signale avant toutes choses une volonté d'intégration, qui suppose donc une forme de déconfectionnalisation presque systématique du discours religieux en vers. La participation active de pasteurs comme Raymond Gâches à Castres ou bien encore Pierre du Bosc à Caen à des activités académiques en donne une bonne illustration au milieu du siècle. Ils ont été conduits l'un et l'autre à lire et à commenter des œuvres très diverses, voire à s'exercer à des pratiques d'écriture qui ne le sont pas moins (traductions, paraphrases, exercices d'improvisation en vers et en prose, etc.). Celles-ci, qui n'ont rien à voir avec leurs activités pastorales, n'entrent pas pour autant en contradiction directe avec elles. Il faut dire que ce type de pratique est le plus souvent restée au stade de la publication manuscrite³⁶, seuls quelques fragments ayant parfois été imprimés à titre posthume afin d'asseoir l'image d'une compétence élargie aux belles lettres³⁷. La production livresque plus abondante d'un pasteur comme Alexandre Morus est de ce point de vue révélatrice. Cette figure controversée de l'église parisienne, protégé de Marie de La Tour, duchesse de La Trémoille, est ainsi l'auteur de nombreuses pièces de circonstance en vers latins, réunies dans un recueil indépendant³⁸. Mais on lui doit également un long poème, toujours en vers latins, consacré à la naissance de Jésus-Christ (*Laus Christi Nascentis*), publié en 1663 en compagnie d'un autre, consacré celui-ci à la victoire des Vénitiens sur

36. C'est le cas en particulier de toute la production disparate attribuée à R. Gâches dans le cadre de l'académie de Castres, et dont il ne reste plus qu'un descriptif dans les actes (voir la liste établie par Alain Niderst, *Madeleine de Scudéry, Paul Pellisson, et leur monde*, Paris, P.U.F., 1976, p. 14-15).

37. On trouve ainsi en annexe de *La vie de Pierre du Bosc* (Rotterdam, R. Leers, 1694) publié à titre posthume en hommage au pasteur exilé un échantillon de « Vers grecs, latins et françois » (p. 577-610), parmi lesquels une très courte série des pièces chrétiennes sans aucun marquage confessionnel. Ce n'est là que le reliquat d'une production de circonstance dénuée de tout enjeu confessionnel.

38. *Poëmata*, Paris, O. de Varennes, 1669.

la flotte turque en 1656³⁹ et qui valut à son auteur une chaîne d'or de la part de la République reconnaissante. Il n'est pas sûr que le poème chrétien, qui se présente comme un *ex-voto* offert par le pasteur après une longue maladie, lui ait attiré les mêmes bénéfices. Il a néanmoins donné lieu à une traduction française, attribuée par Bayle à un littérateur protestant du nom de Perachon⁴⁰. Publié avec privilège chez le même éditeur parisien en 1665 puis republié à titre posthume en 1669⁴¹, ce poème passe-partout sur le plan doctrinal se présente sous la forme d'une longue paraphrase évangélique se gardant bien de toucher à la figure de Marie. L'auteur évacue de fait tout enjeu confessionnel. Son nom, chassé de la page de titre dans la version française, mais pour d'autres raisons⁴², apparaît bien en toutes lettres dans la préface du traducteur, ce qui suffit à évacuer tout soupçon de dissimulation. Ce « chef-d'œuvre de la poésie latine et de la piété chrétienne », pour reprendre les termes du préfacier, ne peut cependant être rangé parmi cette poésie pieuse composée pour un usage catéchétique par un certain nombre de pasteurs à la même époque. Il s'inscrit d'abord dans une production néo-latine encore vivace, où les frontières confessionnelles se franchissent aisément et où s'illustrent d'autres pasteurs comme Isaac Sarrau, Pierre du Moulin fils ou encore Samuel Bochart. Une traduction française sans grand écho ne suffit pas à modifier le statut d'une telle production poétique, occasionnelle et intéressée.

Il existe cependant des recueils, composés et publiés par des protestants français, qui permettent de mieux apprécier ce phénomène de neutralisation des enjeux confessionnels. Deux pasteurs

39. Publié sous le titre de *Alexandri Mori. Soteria. Laus Christi Nascentis. Ex Voto* (Paris, O. de Varennes, 1663), le recueil comprend un éloge (*Laus Christi Nascentis*) et une épinicie (*Epinicia super insigni Veterorum victoria. A. M. 1656. De Turcis reportata*).

40. L'épître liminaire adressée à la Duchesse de Rohan est signée de la seule initiale « P. » et la préface du traducteur n'est pas signée du tout. Son identité est donnée par Bayle dans la notice qu'il consacre à Morus (*Dictionnaire historique et critique*, III, p. 437).

41. *Poème sur la naissance de Jésus-Christ*, Seconde édition revue et corrigée, Paris, O. de Varennes, 1669.

42. L'absence du nom de l'auteur de la page de titre constitue apparemment une des exigences du traducteur-imitateur, qui fait l'éloge de l'auteur, « un des premiers hommes de notre siècle » (Préface, n. p.), sans dissimuler son nom, mais qui n'entend pas céder le pas devant lui pour des raisons de préséance.

illustrent en particulier la façon dont une telle poésie religieuse peut tenter paradoxalement d'échapper à sa condition : il s'agit de celle de Moïse Amyraut et de Laurent Drelincourt. Avant d'avoir publié les traités théologiques et les recueils homilétiques qui en feront une figure importante du protestantisme français, Moïse Amyraut s'est d'abord consacré à la poésie : « Il monta même sur le Parnasse⁴³ », pour reprendre la formule de Bayle. Il est en effet l'auteur d'un premier recueil, publié à l'orée de sa carrière de pasteur en 1625⁴⁴. Concrétisant une « inclination (...) à la versification » née au cours de ses études à l'académie de Saumur, ses sonnets témoignent d'une alliance maîtrisée entre l'affirmation d'une compétence scolaire et la capacité de satisfaire le goût d'un public mondain (la dédicace est adressée à la marquise de Clermont d'Amboise) pour une poésie pénitentielle divertissante. Il est à cet égard notable qu'il n'établit pas dans ce recueil de ligne de partage très nette entre le sacré et le profane. S'il exclut en effet la paraphrase biblique à proprement parler, son traitement des topiques morales et spirituelles les plus traditionnelles s'accompagne d'un vaste recyclage des procédés de l'*elocutio* profane. Il donne ainsi au personnel mythologique une place en vue, qui le met en porte-à-faux, sinon avec des recommandations synodales, du moins avec les principes de cette poétique réformée élaborée à Genève autour de Théodore de Bèze et Simon Goulard. Tout juste dissimulé par ses initiales, figurant seules sur la page de titre, Amyraut ne semble pas avoir dû rendre compte de cette audace juvénile qui s'apparente, à l'orée de sa carrière pastorale à une forme d'adieu à celle des lettres⁴⁵. Ce qui ne l'empêche pas trente ans plus tard, en 1655, de publier un nouveau recueil de vers chrétiens, cette fois sous la forme d'une longue paraphrase néo-testamentaire de plus de deux mille alexandrins⁴⁶. Loin des facilités de sa jeunesse, le pasteur saumurois tente d'établir une convergence entre le bénéfice d'un

43. *Dictionnaire historique et critique*, I, p. 185.

44. *Cent cinquante sonnets chrétiens*, Paris, P. des Hayes, 1625 ; *Hymne de la puissance divine*, Paris, P. des Hayes, 1625.

45. La publication par Paul Ferry d'un recueil de jeunesse (*Les premières œuvres poétiques (...) Où sous la douce diversité de ses conceptions se rencontrent les honnestes libertés d'une jeunesse*, Lyon, P. Coderc, 1610), qui excluent pour leur part totalement l'inspiration religieuse, joue le même rôle d'exutoire, au moment d'entrer dans la carrière pastorale.

46. *L'apologie de saint Estienne a ses Juges*.

vaste commentaire biblique et la séduction de la poésie. Il adresse toujours au même public, c'est-à-dire à celui des salons de la noblesse protestante (la dédicace est adressée à Anne de La Noue, marquise douairière de la Muce),... une poésie chrétienne épurée des références profanes trop voyantes et qui est censée pouvoir prendre la place de celle des « auteur[s] de profession Romaine⁴⁷ », dont il fait son ordinaire. Il ne s'agit pas là d'évangéliser les salons en faisant à nouveau entendre dans un recueil de vers chrétiens une voix ouvertement protestante, mais plutôt de s'assurer que la voix d'un protestant est encore susceptible de se faire entendre dans un lieu où elle est censée faire autorité. Les tenants d'une révision du psautier utilisent parfois à la même époque des arguments comparables, en observant que la lecture – voir le chant – des paraphrases d'Antoine Godeau est en train de se répandre chez les fidèles. Cela ne signifie donc pas, en dépit des querelles que lui cherchent les missionnaires catholiques⁴⁸, qu'il donne à son poème une coloration très marquée sur le plan confessionnel, mais qu'il pratique une poésie chrétienne signée par un pasteur qui entend conserver son influence auprès d'une noblesse protestante de plus en plus tentée par la conversion.

Quant au pasteur niortais Laurent Drelincourt, il fait publier très tardivement un unique recueil de *Sonnets chrétiens* dont la postérité est en tous points exceptionnelle. Comme Moïse Amyraut, le fils du pasteur parisien Charles Drelincourt a non seulement bénéficié de la formation académique saumuroise, mais ses charges pastorales successives (La Rochelle puis Niort à partir de 1663) ne l'ont pas empêché de rester au fait de la vie intellectuelle parisienne et de bénéficier des réseaux de l'hôtel de Turenne dont son père était un des familiers. S'il ne fait pas les mêmes concessions que son ancien professeur de théologie à la tradition profane, il n'en pratique pas moins un sonnet qui n'a rien à envier en termes d'ingéniosité à celui qui se lit et s'écrit couramment dans les salons depuis plusieurs décennies. Publié chez des éditeurs réformés, à Niort (1677), La Rochelle (1678), puis à Charenton (1680) quelques mois avant sa mort⁴⁹ dans une

47. *L'apologie de saint Estienne a ses Juges.*, Ep. lim., n.p.

48. Voir p. 134.

49. *Sonnets Chrétiens, sur divers Sujets*, Charenton, L. Vendosme, 1680. On renverra à la pagination de notre édition (Paris, Champion, 2004).

version augmentée dans les notes, et avec une approbation pastorale en bonne et due forme (ce qui est assez rare pour être noté), le livre affiche donc son identité confessionnelle dans un cadre très officiel puisqu'il a été soumis aux autorités consistoriales. Mais celle-ci, absente en tant que telle de l'épître dédicatoire adressée à la Princesse protestante Emilie de Tarente comme de l'Avertissement au lecteur, s'insinue pourtant dans le texte des sonnets, mais avec une discrétion telle qu'il serait hasardeux de désigner ces *Sonnets chrétiens* comme des « sonnets protestants », à moins de les détourner de leur vocation initiale⁵⁰. Non seulement cela n'a pas empêché leur succès immense dans les familles du Refuge, qui les adoptent quelques années plus tard comme une sorte de catéchisme en vers venant compléter utilement l'œuvre en prose du père, très largement diffusée par ailleurs, mais les fait même bénéficier de la bienveillance de certains lecteurs et commentateurs catholiques qui, outre les qualités évidentes du poète chrétien, apprécient ce qui apparaît tacitement à leurs yeux comme un signe de l'affaiblissement doctrinal et de la pusillanimité morale des pasteurs à la veille de la révocation⁵¹. Dénudé de toute énergie proprement confessionnelle, le discours chrétien tenu en vers par le pasteur Laurent Drelincourt n'en draine pas moins l'essentiel de l'héritage théologique réformé (critique de la théologie naturelle, culture vétéro-testamentaire, christocentrisme, etc.), comme en témoigne le texte en vers, mais également un très riche appareil de notes en français qui évite consciencieusement de citer Calvin, ou tout autre théologien réformé, mais dont la culture patristique est très représentative. L'absence du moindre élément de controverse inter-confessionnelle, de même que la discrimination abso-

50. Il supprime de son recueil le moindre trait calviniste, même lorsqu'il aborde les sujets les plus épineux sur le plan doctrinal. Voir en particulier I, 2 (« Sur le Pêché d'Adam »), III, 2 (« Sur la Vierge »), IV, 3 (« Sur les Sacrements ») et IV, 31 (« Sur les saints Martyrs »). Ce n'est en fait que dans le Livre IV (« Sur Diverses Graces, et Divers Etats »), qui doit servir à la confirmation de la foi d'un lecteur chrétien, qu'on retrouve dans le choix des topiques et de certaines formulations une parenté évidente avec la littérature protestante pieuse de la même époque. Pour plus de détails, voir l'éd. cit., Introduction, p. 61 *sq.*

51. Voir par exemple la notice que l'abbé Goujet consacre à Laurent Drelincourt : « Les Sonnets sont fort pieux, assez bien versifiés, exacts pour le dogme comme pour l'histoire, et je n'en ai pas vu un seul qui se ressent des erreurs du Calvinisme dans lesquelles M. Drelincourt étoit engagé » (*Bibliothèque Française*, Paris, P.-J. Mariette, 1740, t. XVII, p. 85).

lue entre le profane et le sacré, ne reposent donc pas uniquement sur des critères de légalité, sur le plan doctrinal et esthétique, qui seraient à l'origine d'une « dé-confessionnalisation » contrainte du texte poétique. Cet effacement des frontières confessionnelles repose en effet sur un formatage rhétorique du sonnet chrétien qui favorise la diffusion d'un discours conforme qu'on retrouve à la même époque chez les poètes des deux confessions, ce qui ne lui confère cependant pas la même signification sur le plan social et spirituel. En ce qui concerne un pasteur comme Laurent Drelincourt, il est parfois difficile de dire si ces choix, que des contraintes extérieures ne déterminent qu'indirectement, relèvent de la pensée religieuse ou de la stratégie d'auteur. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il favorise un processus d'appropriation communautaire sans fondement doctrinal ou théologique réel. Cette poésie chrétienne, cette poésie « Prétendue Réformée » assume une forme de neutralisation confessionnelle qui doit pouvoir lui permettre de se mesurer esthétiquement avec celle de l'autre confession, ce que la mort de l'auteur et la révocation de l'édit auront en l'occurrence empêché.

Neutralisation systématique

La publication imprimée d'une poésie religieuse totalement exemptée de marques d'identification confessionnelle, directes ou indirectes, est parfois la condition – acceptée, voire revendiquée – de demeurer dans le champ littéraire dominant. Et lorsqu'une charge pastorale ne vient plus contraindre ces poètes à une forme de neutralisation partielle de cette identité, ils sont alors capables d'assumer une pratique entièrement dé-confessionnalisée. Aux yeux de ces poètes de « profession », la diversité, qui plaît dans les recueils, suppose même un élargissement de leur champ de compétence à la poésie profane, en dépit de préventions synodales dont ils ne se considèrent souvent plus comme tributaires.

Certains, actifs au tournant du xvi^e et du xvii^e siècle, évitent encore toute forme de contamination entre les deux domaines d'inspiration, même si les pratiques éditoriales en vigueur exercent sur eux une influence qui ne doit pas être négligée. Jean de Schélandre, qui publie la majorité de ses œuvres sous le pseudonyme anagrammatique de Daniel d'Anchères, fut ainsi soldat dans l'armée des

Provinces-Unies avant d'entreprendre une carrière de poète et de dramaturge. Il publie d'une part des poèmes amoureux d'inspiration néo-pétrarquiste (« Sonnets d'amour et autres Meslanges ») en annexe de la première version de sa tragédie de *Tyr et Sydon*⁵² et d'autre part des paraphrases pénitentielles dans deux recueils distincts au destin confidentiel⁵³. Il faut dire que celles-ci n'ont d'abord apparemment possédé qu'un rôle de témoin de moralité et de passeport littéraire auprès du roi d'Angleterre Jacques I^{er}, à qui il est réputé les avoir directement offertes en 1609. Ce genre de paraphrases, qui sont dans l'esprit du temps, relèvent néanmoins d'une pratique de moins en moins fréquente chez les poètes de confession protestante⁵⁴. Elles s'inscrivent en l'occurrence dans une politique de publication assez difficile à décrypter : si le texte et le livre sont dépourvus de marques d'identification confessionnelle, l'usage privé qui leur est d'abord apparemment réservé par l'auteur n'est pas dénué de sous-entendus politico-religieux, ce qui contribue à réactiver autrement cette identité.

Abraham de Vermeil offre, toujours à la même époque, un cas de figure un peu différent. Ce poète, dont la politique de publication fut pour sa part entièrement dictée par les recueils collectifs, n'aura publié qu'une seule pièce d'inspiration chrétienne dans *la Seconde Partie des Muses Françaises ralliées* en 1600. Celui dont la confession de foi réformée demeure très difficile à attester avec certitude en l'absence de documents concordants, intègre à une section de poésies d'inspiration religieuse cette longue méditation en quatrains d'octosyllabes dénuée de toute identité confessionnelle⁵⁵. Elle marque seulement une incursion remarquable du poète dans un domaine où il n'a jamais cherché à faire ses preuves et avec lequel il n'entretient aucune affinité particulière. Contrastant

52. *Tyr et Sidon, tragédie, ou les funestes amours de Belcar et Méliane. Avec autres meslanges poétiques*, Paris, J. Micard, 1608.

53. *Les Trois Premiers de Sept Tableaux de Pénitence tirés de la sainte escripture* (Paris, 1609) et *Les sept excellens tableaux de la pénitence de S. Pierre* (Sedan, 1636).

54. Même si le statut officiel du psautier huguenot ne leur interdit pas en effet l'exercice des paraphrases en vers non musicalisées, on ne retrouve plus celles-ci que dans quelques recueils publiés au début du siècle, comme ceux d'A. Mage de Fiefmelin (*Œuvres*, 1601), J.-D. de Cecier, sr de Colony (*Chrestiennes recreations*, 1605) ou encore P. Perrot de la Salle (*L'exercice spirituel*, 1606).

55. Abraham de Vermeil, *Poésies*, éd. H. Lafay, Genève, Droz, 1976, « Méditation » (XCIX), p. 160-168.

avec la veine amoureuse qu'il pratique presque exclusivement par ailleurs, ce poème chrétien constitue une illustration de ce clivage qui va s'accroître au fur et à mesure que la situation politique se stabilise.

À partir du milieu du XVII^e siècle, on rencontre ainsi de nombreux poètes de confession protestante dont la production poétique d'inspiration religieuse est entièrement banalisée. Les vers chrétiens publiés aussi bien par Gabriel Gilbert, Jacques Moisan des Brieux, ou même Jean Ogier de Gombauld le sont presque exclusivement dans des recueils qui mêlent le profane et le sacré et témoignent d'un effacement de toute identité confessionnelle⁵⁶. Le dramaturge Gabriel Gilbert fait ainsi figurer dans ses *Poësies diverses* une brève section de « Poësies chrestiennes⁵⁷ », où l'on trouve un cantique, une paraphrase du psaume CXXXVII, des sonnets et des quatrains aux arguments conventionnels : cet ensemble, qui ne comprend qu'une dizaine de pièces disparates, est sans autre ambition que celle de faire résonner toutes les cordes de sa lyre. Il faut cependant bien distinguer l'auteur de cette poésie chrétienne sans aucun enjeu ecclésial de celui qui compose, dans le secret de son cabinet, une version révisée du psautier concurrente à celle de Conrart⁵⁸ et publiée à titre posthume en 1680⁵⁹. Même si son ambition n'est pas beaucoup plus haute, la place accordée par Jacques Moisan des Brieux à la poésie chrétienne est plus significative. Il dispose d'un ensemble d'une dizaine de pièces qu'il reprend à quelques modifications près dans ses deux principaux recueils : en annexe de ses *Méditations morales et chrétiennes*⁶⁰ et quelques années plus tard

56. On pourrait rajouter à la liste Paul Pellisson dont la publication du *Recueil de poësies diverses* (Paris, Le Petit, 1663) précède la conversion au catholicisme.

57. *Les Poësies diverses*, Paris, G. de Luyne, 1661, pp. 153-173.

58. Publiée à titre posthume en deux étapes, 1677 (*Le Livre des Psaumes en vers françois*, par Cl. Marot et Th. De Bèze, retouché par feu Monsieur Conrart (...). Première partie. Charenton, A. Cellier, 1677) et 1679 (*Les Psaumes en vers François*, Retouchez sur l'ancienne Version. Par feu M. V. Conrart Conseiller et Secretaire du Roy, etc. Paris, A. Cellier, 1679), cette version révisée ne s'imposera aux autorités genevoises que quelques décennies plus tard.

59. Il y a deux éditions publiées en 1680, la première sans les mélodies (*Les Pseumes en vers françois par Mr Gilbert*, Paris, A. Cellier, 1680) ; la seconde qui reprend celles du psautier de Genève (*Cinquante Pseumes de David, mis en vers françois par feu Mr Gilbert. Seconde édition, reveuë et augmentée du Decalogue, et du Cantique de Simeon*, Paris, A. Cellier, 1680).

60. *Méditations morales et chrétiennes*, Caen, J. Cavelier, 1667, p. 205-212.

au beau milieu de son *Recueil de pieces en prose et en vers*⁶¹. Il n'est pas utile là encore de passer au crible un ensemble de poèmes aussi négligeable, dont les titres et les accents dévots retentissent à l'époque dans les recueils de toutes confessions. Mais il est plus intéressant d'écouter les précisions apportées par l'auteur lui-même dans les textes préfaciels : s'il se contente en 1671 de justifier le mélange de sacré et de profane⁶², en se réclamant de Buchanan, de Sannazar et même de Malherbe, il apporte en 1667 des explications plus significatives sur la nature et la portée de son discours religieux en prose et en vers. En se réclamant du « sage et sincere Monsieur Conrart », dont l'autorité incontestable dans le monde des belles lettres et le rôle actif à Charenton ont fait l'interlocuteur obligé de tout écrivain protestant, il donne à son recueil un précieux passeport. Car le poète, qui se soucie de la réception de ses vers chrétiens, prévient les critiques en se faisant décerner un tel brevet d'œcuménisme⁶³. La réputation qu'il entend se faire dans le monde des belles lettres est au prix de cet *aggiornamento* : on peut se demander alors si cette « discrétion et cette douceur » dont il fait les valeurs du « vrai christianisme » constituent les prémisses d'une réconciliation religieuse fondée sur des arguments théologiques ou bien les concessions tacitement exigées par l'institution pour sortir du ghetto de la librairie protestante.

La figure de Gombauld, qui mériterait une étude à part entière, est autrement complexe. Voici un ancien de Charenton, toujours resté fidèle à son église, et que sa très longue carrière d'écrivain aura presque exclusivement entraîné du côté de la littérature profane à

61. *Recueil de pieces en prose et en vers*, Caen, J. Cavelier, 1671, p. 29-32, 56-61, 101-102.

62. « La Sagesse et la Piété ne sont pas incompatibles avec les divertissements honorables, et (...) après avoir traversé une prairie émaillée, ou quelque verger délicieux, on peut bien monter et s'arrêter sur le Calvaire » (*Ibid.*, Ép. au lecteur n. p.).

63. « Au reste, que la Religion, dont je fais profession, ne fasse peur à personne; tout ce que je donne ici est conforme aux principes de la Morale, & de la Piété, dont nous convenons : tout a été revu, non seulement par l'excellent homme que j'ay déjà nommé [i.e. Conrart], mais encore par deux de mes amis; dont le caractère en l'un d'aussi bon Prêtre que de grand Poète, en l'autre d'aussi bon Religieux que de savant homme, et de grand Orateur, les a obligés de prendre garde de plus près, si je n'avançais rien qui pût scandaliser même les plus scrupuleux, ou qui ne s'ajustât pas pleinement avec cette discrétion et cette douceur, que j'ai toujours tant aimée, et qui, ce me semble, est si fort de l'esprit du vrai Christianisme. » (*Méditations morales et chrétiennes*, Préface n. p.).

la mode. Il n'aura en effet publié en tout et pour tout que trente-six « Sonnets chrestiens », qui figurent à la fin de son grand recueil de *Poesies* de 1646⁶⁴. Il offre néanmoins avec eux ce que la muse chrétienne a sans doute produit de plus maîtrisé en matière de sonnet avant Laurent Drelincourt. Mais là encore, cela ne suffit pas à en faire un « poète protestant ». Car s'il n'a laissé publier qu'à titre posthume sous la responsabilité du même Conrart des *Traitez et lettres*⁶⁵ où s'exprime pour la première fois dans un livre qui relève à la fois de la controverse religieuse et de l'édification pieuse, une confession de foi qu'il avait par ailleurs toujours affichée publiquement, on serait bien incapable d'en retrouver une trace dans ses sonnets chrétiens. C'est une question d'usage : ceux-ci ne doivent pas perturber la réception du recueil en créant, au-delà de la controverse qui n'a pas lieu d'être, une forme de connivence communautaire qu'il ne situe pas dans ses livres anthumes. Ils seront cependant réédités indépendamment beaucoup plus tard en compagnie de ces mêmes *Traitez*, et cela à l'initiative d'un libraire hollandais⁶⁶ qui les « re-confessionnalise » alors malgré eux. De son vivant, Gombauld aura cependant perfectionné un clivage très au point entre sa vie spirituelle et sa carrière d'écrivain.

La typologie esquissée dans cette étude doit avoir pour principale utilité de faire apparaître une chose finalement assez simple : il ne suffit pas d'être protestant soi-même pour composer de la poésie protestante, même quand celle-ci relève de la muse chrétienne. De fait, les manifestations de l'identité confessionnelle dans la poésie religieuse des protestants français sous le régime de l'édit de Nantes sont à la fois diverses et contradictoires. Elles ont de plus tendance à être moins facilement perceptibles à l'intérieur même du texte en vers que dans les différentes composantes du péritexte informatif qui en orientent la réception. Cela s'explique certes en partie par une intériorisation des normes restrictives en matière de controverse inter-confessionnelle, qui tend à marginaliser, puis à supprimer, toute forme de transgression, mais cela traduit surtout une auto-limitation du champ de la muse chrétienne,

64. *Les Poesies de Gombauld*, Paris, A. Courbé, 1646, p. 269-304.

65. *Traitez et lettres de Feu Mr de Gombauld, touchant la Religion*, Amsterdam, P. Lanclume, 1669.

66. *Traitez et lettres*, Amsterdam, D. Dufresne, 1678.

répondant à la fois aux intérêts bien compris des auteurs et aux besoins supposés des fidèles. Pratiquant principalement la méditation morale et l'édification pieuse sur fond de paraphrase biblique, ces poètes s'accommodent parfaitement des normes édictées. La tradition historiographique, qui considère volontiers cette poésie comme en déshérence d'un point de vue spirituel, rapporte globalement cette tendance à la situation socio-historique des protestants français au cours de la période. Elle est alors toute prête à retrouver dans ce discours chrétien affadi une illustration, parmi d'autres, de la « léthargie⁶⁷ » qui s'empare progressivement des églises réformées après la paix d'Alès et qui conduit sans solution de continuité jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Comme cette situation est à mettre au compte d'une politique royale concertée, on pourrait être tenté de la rapporter aux formes variées de persécutions que les écrivains sont susceptibles d'encourir, voire à rechercher dans les poèmes l'expression de cette rhétorique de la dissimulation qui a toujours été la marque des discours clandestins⁶⁸. Mais un tel raisonnement ne tient pas compte des enjeux de la publication. D'une manifestation mesurée à une neutralisation assumée de l'identité confessionnelle, il n'y a souvent qu'un pas, vite franchi par certains poètes. On peut certes y voir une forme d'œcuménisme avant la lettre, mais la situation historique ne s'y prête pas vraiment. Ces poètes, dont les plus fameux restent indéfectiblement protestants, revendiquent tacitement, ou bien réalisent dans les faits, une intégration pure et simple dans un espace littéraire qui tend à imposer un discours chrétien dont la conformité sur le plan esthétique induit de fait une intériorisation des

67. Voir « Le protestantisme en léthargie », Emile Guillaume Léonard, *Histoire générale du protestantisme*, Paris, P.U.F., Quadrige, 1988 [1961], vol. II, ch. VII.

68. Cette question de « l'écriture entre les lignes », pour reprendre la formule utilisée par Leo Strauss dans son essai fondateur (*La persécution et l'art d'écrire*, Paris, Presses Pocket, 1989, p. 57) est étendue à sa dimension proprement rhétorique dans un livre stimulant de Fernand Halryn récemment consacré à Descartes (*Descartes. Dissimulation et ironie*, Genève, Droz, 2006). Partant des différents degrés de dissimulation définis par Francis Bacon dans ses *Essais*, F. Halryn détaille en particulier les catégories de la réserve (en régime allusif), de la dissimulation en tant que telle (en régime équivoque) et de la simulation (en régime hypocrite). Les deux premiers coïncident dans une certaine mesure avec les pratiques rhétoriques des poètes étudiés dans la seconde partie de cette étude, mais leur finalité n'est pas la même.

normes dominantes en matière de doctrine chrétienne⁶⁹. En passant sous silence leur identité confessionnelle, ils font alors moins preuve de prudence que de réserve et se soumettent sans doute moins aux exigences des autorités juridico-théologiques qu'à celles qui régissent le monde des belles lettres dont ils réclament la reconnaissance. Plutôt que de faire porter sur les individus la responsabilité d'une telle attitude, en les taxant imprudemment de relâchement moral ou de nicodémisme, il faut plutôt s'interroger le sens historique que revêt cette forme de sécularisation ambiguë. La déconfessionnalisation de la poésie chrétienne, celle des protestants comme celle des catholiques, trahit en effet au cours du siècle sa perte d'influence de plus en plus manifeste, qu'il faudrait globalement rapporter à un processus en cours de dévitalisation du discours poétique.

julien.goeury@club-internet.fr

69. Cette approche doit conduire à remettre en cause la thèse défendue par Erich Haase d'un isolement culturel total des protestants (voir *Einführung in die Literatur der Refuge*, Berlin, Duncker & Humblot, 1959, p. 92 *passim*) et à nuancer celle défendue par Roger Zuber de leur contribution objective à ce qu'il appelle un « renouveau classique » (voir « Calvinisme et classicisme », *Dix-septième siècle*, 1967 (76-77), p. 5-22).